

L'ANNÉE DE LA GRANDE SÈCHERESSE



I
Callahan. — Plus une goutte, et j'ai encore la gorge sèche comme un four.



II
Madame Callahan. — Vite, Pat, sille le chien, il est à étrangler les poules du voisin.



III
Callahan, (d'une voix craillée). — Viens-t'en, méchante bête ! Ph.....



IV
Wh..... ph.....



V
Phwh....p....p....ph....



VI
Phwhphus....



VII
S.....s.....sel....ph....



VIII
—Appelle-le toi-même. J'ai le sifflet gelé.

LA PHILOSOPHIE DES CHATS

Non, je ne vous hais point, rafales de l'automne,
Vents tristes qui chantez votre hymne monotone
Entre la poutre et le plancher ;
Feuilles qui vous tordent en de lugubres danses,
Ni toi, dernier soupir des frêles existences,
Que l'hiver va bientôt trancher.

Mourant Automne au ciel tout gris, je t'aime encore,
Puisqu'à l'heure glacée où rien ne peut éclore
Tu rends au foyer ses feux clairs,
Et ramènes toujours, près de l'âtre rustique,
Les chats mystérieux, à tête énigmatique,
Aux grands yeux calins, doux et fiers.

L'été, hors du logis, parmi les tièdes herbes,
Les chats ont gambadé, vaillant leurs corps superbes,
Et, pendant la nuit, sur les toits,
Dans l'ombre qui convient à leurs grands bonds lubriques,
Ils vous ont fait flamber, prunelles électriques,
En miaulant leur savant patois.

Sous le squelette noir des branches dépouillées,
Vous tombez sur le sol, feuilles mortes mouillées,
Sans avoir joué même un peu,
Sans avoir, dans un gai rayon de soleil jaune,
—De l'astre moribond pauvre et suprême aumône,
Valse votre valse d'adieu !

Il fait humide et froid, — et les chats, et les chattes,
Magiciens hier, qui battaient de leurs pattes
Le zinc et l'ardoise des toits,
Ces nocturnes rôdeurs, ces sorciers, ces sorcières,
Accroupis près de l'âtre et fermant les paupières,
Ont l'air parfaitement bourgeois.

Mais qu'un bruit imprévu vienne à se faire entendre,
Le chat qui sommeillait, insouciant et tendre,
Comme un petit baby qui dort,
Le chat tressaille, en proie à l'âpre inquiétude,
Et méfiant, troublé dans sa béatitude,
Ouvre son œil paillété d'or.

Son œil vert, net et plein de bénigne malice,
Jusqu'à l'intrus — sur un rayon lumineux — glisse
Un regard troublant et piqueur :
C'est qu'il est clairvoyant, cet œil doux et sceptique,
Où s'allume parfois un feu cabalistique
Qui vous charme — et qui vous fait peur.

En vos longs corps soyeux que votre langue lustrée,
O chats, un diên fantasque alluma comme un lustre
D'esprit capricant et malin,
Et quand vous ronronnez, discrets, près de la flamme,
Nul ne sait si vos cœurs ne recèlent point l'âme
D'un Voltaire ou d'un Poquelin.

Sans doute, méprisant la facile faconde
Des orateurs du club et des poseurs du monde,
Vous ne daignez parler jamais,
Vous n'en pensez pas moins, — et la sottise humaine,
Entraînée au torrent de la parole vaine,
Vous tige la langue au palais.

Vous surtout, si choyés de nos folles maîtresses,
Vous, à chats du boudoir, qu'enivrent les caresses
D'une petite et blanche main,
Silencieusement, oh ! vous devez bien rire,
Si vous entr'ouvrez l'œil, — et si vous savez lire
Au grimoire du cœur humain !

LE SONGE DU BONHEUR

Le long d'une allée ombragée, un couple en ce
beau soir d'été marchait lentement : le fiancé, la
fiancée.

Derrière lui venaient deux femmes, la mère et
la "tantine" de la douce fiancée, si jolie avec
ses yeux bleus, son frais visage et ses cheveux
blonds.

A voix basse, elles parlaient, évoquant le passé
au seuil de ce lendemain, qui allait faire de leur
enfant une femme, et de se souvenir ainsi une
grande émotion faisait trembler leurs voix.

La mère d'Yvonne, veuve de bonne heure, et
sa sœur "tantine Hortense", la plus adorable
des vieilles filles, avaient passé seize ans en ex-
tase devant la mignonne blondinette, leur seul
amour ; elles l'avaient choyée, dorlotée, gâtée à
souhait.

Toutes trois, durant ces seize années, avaient
vécu étroitement unies dans la jolie villa que
l'enfant quitterait demain. Cette villa, leur uni-
vers, n'y avaient-elles pas connu toutes les dou-
ceurs et toutes les amertumes ? N'espéraient-elles
pas, pour les consoler de l'absence d'Yvonne,
avoir bientôt un frais baby qu'elles héraieraient
sous les mêmes ombrages qui avaient vu grandir
l'adorée ?

Au déchirement de la séparation prochaine, se
mêlait la joie de savoir leur Yvonne heureuse.
Elle aimait et on l'aimait, l'avenir pour elle ap-
paraissait pur de tout nuage. Tantine Hortense
était lancée, elle parlait sans trêve, et sa sœur,
comme elle emportée par le souvenir, lui donnait

la réplique. Mais dix heures sonnèrent ; ce fut le
réveil.

—Allons, chérie ! cria la tantine, nous allons
reconduire Paul jusqu'à la grille, ensuite nous
irons dormir. Il faut que demain tu sois fraîche
et rose.

A la porte de la villa Paul prit congé.

—A demain, ma mie Yvonne, dit-il en l'em-
brassant, puis ensuite à toujours !...

Dans le lointain, les douze coups de minuit re-
tentissent. Yvonne est à sa croisée. Elle rêve. Le
sommeil la fuit, elle préfère dans ce grand silence
penser à ses aspirations, à son amour, aux joies
promise...

Autour d'elle tout s'apaise. Les feuilles ne
bruisent plus, les fleurs sont closes, elles dor-
ment. L'étang ressemble à un miroir d'argent, et
l'œil clignotant des étoiles semble contempler
tendrement la jeune fille.

C'est minuit, l'heure mystérieuse et douce, le
dernier minuit que jeune fille elle entendra son-
ner.

Et sa rêverie se prolonge si longtemps que la
lune s'éteint, les étoiles disparaissent une à une,
le ciel pâlit vers l'orient, et peu à peu une bande
couleur lilas s'étend tout au bout de l'horizon.

Voici l'aube qui naît.

—Par exemple ! murmure Yvonne en sou-
riant, voilà ce qui s'appelle une veillée !

En hâte elle se couche.

—C'est bête comme tout, ajoute-t-elle en se
glissant dans ses draps, on dirait que j'ai un voile
sur la figure, je n'y vois plus ! Voilà, j'aurai pris
froid, l'air est frais le matin, et tantine qui me
défend toujours de dormir les fenêtres ouvertes ;
si elle savait que je fais tout le contraire, je ne
serais pas grondée qu'un peu !

Et, souriante, elle s'endort...

A neuf heures du matin, rien n'ayant bougé
chez Yvonne, les deux mères se décidèrent à
l'éveiller.

—Paresseuse ! elle dort encore, firent-elles en
entrant dans sa chambre.

Au bruit la jeune fille s'agita.

—Paresseuse ! murmura-t-elle encore somnolente,
ça c'est fort, tantine ! Il ne fait pas jour !